

ALEXANDRE
PAPADIAMANTIS

AUTOUR
DE LA LAGUNE



EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

AUTOUR DE LA LAGUNE

*La collection
Les Classiques du Monde
est dirigée par
Laure Pécher*

DU MÊME AUTEUR

Les Petites Filles et la mort, récit, Maspéro 1976,
Actes Sud, Babel, 2003

La Fille de bohême, roman, Actes Sud, 1996

ALEXANDRE PAPADIAMANTIS

AUTOUR
DE LA LAGUNE

et autres nouvelles

Nouvelles traduites du grec
par René Bouchet

EDITIONS
ZOE

LES CLASSIQUES DU MONDE

Cet ouvrage a été traduit et publié avec le concours
du Ministère de la Culture de Grèce
et de la Fondation Alexander S. Onassis

© Les Classiques du Monde, 2005, pour la traduction française

© Éditions Zoé, 2005, pour la présente édition

11 rue des Moraines

CH – 1227 Carouge-Genève, 2005

www.editionszoe.ch

Maquette de couverture : Evelyne Decroux

Illustration : © Getty Images, James Blain, *Mer Egée*

ISBN : 2-88182-537-0

Le Pain du Christ

Parmi les types populaires que les futurs nouvelles auront à exploiter figure en bonne place la mauvaise belle-mère, de même que la mauvaise marâtre. J'essaierai de traiter une autre fois de la marâtre pour l'édification de mes lecteurs. C'est d'une mauvaise belle-mère qu'il s'agit aujourd'hui.

Quelle faute avait donc pu commettre cette malheureuse jeune femme, du nom de Dialehti, la fille du père Manolis qui, originaire de la presqu'île de Cassandra, avait émigré, pendant la Révolution grecque, dans une des îles de l'Égée? Qu'y pouvait-elle si elle était stérile et sans enfant? Elle s'était mariée sept ans plus tôt et, depuis lors, s'était rendue deux fois aux thermes d'Aidipsos, avait bu cinq fois différentes décoctions supposées efficaces, mais tout cela en pure perte: la terre demeurait inféconde. Deux ou trois Gitanes lui avaient donné des amulettes miraculeuses à porter autour des bras, lui disant que c'était là le seul moyen de mettre au monde un enfant, surtout un garçon. Enfin, un moine d'un monastère du Sinai

lui avait offert un chapelet béni, l'invitant à le tremper dans l'eau et à boire ensuite le liquide. Tout cela pour rien.

Au bout du compte, avec la fin de ses espérances était venue la paix de la conscience, et elle ne se considérait plus comme coupable. Mais la vieille Candakis, sa belle-mère, était loin d'avoir la même opinion, rejetant sur sa bru la faute qui, dans ses vieux jours, la privait de petits-enfants.

Il est vrai que l'époux de Dialehti était le seul enfant de cette vieille femme et qu'il partageait les préventions de sa mère à l'encontre de sa compagne. Si son épouse ne lui donnait pas d'enfant, la lignée se perdait. N'est-il pas curieux que tout Grec de notre époque considère comme son devoir le plus sacré et son obligation suprême le fait de perpétuer son espèce ?

Chaque fois que son fils rentrait de voyage, car il possédait un trois-mâts avec lequel il cabotait en marin intrépide, la vieille Candakis venait à sa rencontre, l'accompagnait jusqu'à la maison, le chapitrait, le sermonnait, lui rapportait les ragots et, de la sorte, le remontait contre sa femme. Et elle ne se contentait pas de lui parler de ses défauts, il lui fallait encore les grossir : sa belle-fille n'était pas seulement « comme un morceau de marbre », stérile, non, cela ne suffisait pas, c'était aussi une souillon, une gaupe, une dévergondée. Elle avait vraiment tous les défauts, cette « traînée », cette « bréhaïne ».

Le capitaine Candakis, encore tout étourdi et ruiselant, prêtait l'oreille à ces propos qui frappaient son imagination, puis il sortait de chez lui et rencontrait

les autres marins. Commençaient alors les retrouvailles entre collègues: « Bienvenue à toi! », « Heureux de te revoir! » Il buvait sept ou huit « petits rhums », puis triplement étourdi par la mer, par la calomnie féminine et par l'alcool, il regagnait ses pénates, où éclataient alors entre son épouse et lui des scènes de ménage homériques.

Telle était la situation jusqu'à la veille de Noël de l'an 186...¹ Le capitaine Candakis avait pris la mer depuis cinq jours avec son trois-mâts pour gagner l'île d'en face², avec une cargaison d'agneaux et de chevreaux, et il espérait fêter Noël chez lui. C'était là faire des plans sur la comète en oubliant le principal, à savoir le vent du nord qui se mit soudain à souffler en violentes rafales et qui immobilisa tous les bateaux dans les mouillages où ils se trouvaient. Mais, comme nous l'avons dit, le capitaine Candakis était un marin intrépide.

La veille de Noël, vers le soir, le vent, tout en continuant à souffler, faiblit un peu. À minuit, il reprit de la force.

Certains marins, rassemblés sur la place, faisaient le pari que, puisque la bise était tombée, le capitaine Candakis serait de retour sur le coup de minuit. Mais son épouse, qui n'était pas sur place pour les écouter, n'attendait pas son mari.

¹ Les dates sont données sans plus de précision dans le texte (N.d.T).

² Scopélos, qui est toujours désignée par cette expression dans les nouvelles de Papadiamantis. Skiathos, cadre de la plupart des récits, n'est, elle, jamais nommée (N.d.T).

Elle reçut pourtant sur le soir la visite de sa belle-mère, plus aimable et souriante qu'à l'accoutumée, qui ne manqua pas de lui souhaiter « le retour du voyageur » et, pour la millième fois, selon la formule stéréotypée, la naissance d'un « bon fils ».

Elle lui apporta, par-dessus le marché, un pain du Christ.

— Je l'ai pétri toute seule, dit la mère Candakis. Tu vas voir, il va te faire du bien.

— Je vais le garder pour l'Épiphanie, pour qu'il soit béni, fit remarquer la jeune épouse.

— Mais non, mais non, dit la vieille avec un étrange empressement, c'est leur propre pain que les maîtresses de maison gardent pour l'Épiphanie. Celui qu'on reçoit en cadeau, on le mange tout de suite.

— Très bien, répondit tranquillement Dialehti, de toute façon, tu es plus au courant que moi des usages.

Dialehti était une jeune femme au cœur simple, totalement incapable d'imaginer ou de soupçonner un quelconque acte de malveillance.

— Quelle mouche a bien pu piquer ma belle-mère, pour qu'elle m'apporte un pain du Christ? se dit-elle une fois seule, après le départ de la vieille femme. Puis elle s'enferma dans sa maison et se coucha en compagnie d'une jeune voisine de douze ans qui lui tenait compagnie chaque fois que son mari s'absentait.

Dialehti s'endormit très tôt parce qu'elle comptait se rendre à l'église autour de minuit. L'église Saint-Nicolas n'était qu'à cinquante mètres de chez elle.

Vers minuit, les cloches se mirent à sonner sans discontinuer. Dialehti se leva, s'habilla et partit à l'église.

Il était convenu que la fille qui était venue coucher chez elle n'y resterait que jusqu'au moment où l'on entendrait sonner les cloches. Elle la réveilla donc et la reconduisit chez ses sœurs qui habitaient la maison voisine.

Dialechti monta dans la partie de l'église réservée aux femmes. Mais une demi-heure s'était à peine écoulée qu'une pauvre et misérable boîteuse, qui faisait office de sacristaine, vint lui dire dans le creux de l'oreille :

— Donne-moi la clé de chez toi, ton mari est de retour.

— Mon mari ! s'exclama Dialechti, ébahie à l'annonce de la nouvelle.

Et au lieu de donner la clé, elle descendit elle-même les escaliers quatre à quatre.

Arrivée devant les marches de sa maison, elle voit son époux ruisselant, dégoulinant d'eau et d'écume.

— Je suis trempé, dit-il en bredouillant, mais ce n'est rien. Au lieu de prendre en haut profonde, nous avons heurté un bas-fond.

— Vous avez fait naufrage ? s'écria Dialechti.

— Mais non, c'est rien, je te dis. Le bateau a touché le fond, mais il est en lieu sûr, au mouillage avec deux ancres.

— Tu veux que j'allume du feu ?

— Oui, et donne-moi de quoi me changer.

Dialechti tira du coffre des vêtements pour son époux et alluma du feu.

— Tu veux quelque chose de chaud ?

— Le chaud, ça me réussit pas, dit le capitaine Candakis. Tire-moi plutôt du vin.

Dialechti tira du vin au tonneau.

— Et t'as même pas pensé à me cuisiner quelque chose ? récrimina le marin.

— Je t'attendais pas ce soir, répondit humblement Dialehti. Mais j'ai pris de la viande. Tu veux que je te fasse cuire une côtelette ?

— Oui, c'est ça, mets-la sur la braise, et toi, retourne-t'en à ta messe, dit le capitaine Candakis. Je te rejoindrai dans un moment.

Dialehti installa la viande sur la braise déjà formée et s'empressa d'obtempérer à l'ordre de son époux, qui coïncidait, du reste, avec son propre désir, puisqu'elle voulait communier. Remarquons au passage que Candakis avait prononcé la phrase « et toi, retourne-t'en à ta messe » sur un ton revêche.

— Ma mère est sûrement pas au courant de mon retour, fit aussitôt observer Candakis.

— Elle est dans sa paroisse, répondit Dialehti. Tu veux que je la fasse prévenir ?

— Fais-lui dire de venir demain matin.

Dialehti sortit. Candakis la rappela brusquement.

— Tu crois que c'est vraiment le moment d'aller à la messe et de me laisser seul ?

— Je vais juste communier et je reviens, répondit la femme.

Candakis n'osa pas la reprendre, parce qu'il n'aurait pu le faire sans blasphémer. Il n'en blasphéma pas moins dans son for intérieur.

Dialehti veilla à dépêcher auprès de sa belle-mère un gamin de douze ans, un enfant de cette même famille de voisins dont la fille avait dormi le soir auprès d'elle, puis elle s'en retourna à l'église.

Candakis, qui avait une faim de loup, se mit à dévorer la côtelette. Assis en tailleur près de la cheminée, il n'avait pas le courage de se lever pour aller ouvrir le placard et prendre du pain. Juste à sa gauche, au-dessus de la cheminée, sur une petite étagère, se trouvait ce pain du Christ que sa mère avait offert à sa bru. Il n'eut qu'à tendre le bras pour l'attraper, et il le mangea presque en entier avec la viande grillée.

Quand Dialehti revint de l'église au petit matin, elle trouva sa belle-mère qui tenait la tête de son fils au creux de son bras, en gémissant et pleurant.

Elle était arrivée quelques instants auparavant et l'avait trouvé raide mort. Elle avait levé les yeux, remarqué l'absence du pain du Christ sur l'étagère de la cheminée et tout compris aussitôt.

Candakis avait mangé le pain empoisonné que la vieille mégère avait préparé pour sa belle-fille.

Comme il n'y avait pas de médecin diplômé dans la petite île, on ne pratiqua pas d'autopsie. On crut que le décès était dû à un refroidissement, était imputable au naufrage. Seule la vieille Candakis connaissait la cause de la mort.

Chose remarquable, la vieille femme, consciente de son crime, ne s'en prit pas à sa belle-fille, mais prit au contraire sa défense pour la protéger de la médisance des autres. S'il lui avait été donné de vivre d'autres Noël, cette belle-mère sans cœur, cette infanticide malgré elle n'aurait probablement pas connu une heureuse vieillesse.

